

LA PLUS FORTE VENTE DE LA REGION LILLE 186, Rue de Paris PARIS 43, Bd Haussmann

JOURNAL D'INFORMATION

Liberté de Roubaix - Tourcoing

BUREAUX: ROUBAIX Téléphone 9-51 45, rue de la Gare, 45 TOURCOING Téléphone 9-65 3, rue Fidèle Lehoucq

Directeur: Eug. GUILLAUME

UNE MAISON HISTORIQUE A AVESNES

LE PRESBYTÈRE ACTUEL, ANCIENNE DEMEURE DU LIEUTENANT DE PRÉVÔTÉ, ABRITA D'ILLUSTRES HOTES



LE PRESBYTÈRE D'AVESNES

Dans l'ombre du clocher de l'Eglise Saint-Nicolas, le presbytère actuel d'Avesnes, à l'apparence si calme, si paisible, garde encore malgré les injures du temps une allure imposante de demeure opulente.

Les bâtiments s'élevaient aujourd'hui devant les majestueux édifices dont se pare Avesnes. Jadis, cette maison confortable et spacieuse était un des plus beaux hôtels de la ville.

Habitation du lieutenant de prévôté échue à la famille Hannoye elle a été affectée par suite aux logements ecclésiastiques. Sous la garde bienveillante des prêtres d'Avesnes, elle ne s'est pas déparée de son cachet ancien.

L'atmosphère de recueillement, de tranquillité dont elle est imprégnée la rend encore plus chère aux vieux Avesnois qui savent que ces murs ont encore hantés du souvenir des héros illustres dont le séjour à Avesnes marque des événements qui font date dans l'histoire nationale.

A la veille de Waterloo

A la veille de la bataille de Waterloo, Napoléon échappé de l'île d'Elbe venait établir son quartier général à Avesnes. Lui-même s'installait dans les bâtiments de l'ancien presbytère. Arrivé dans la ville à 6 heures du matin, quelques heures plus tard, ayant pris un court repos, il était déjà au travail dans une chambre de cette maison.

Tout porte à croire que ce fut de là qu'il adressa l'ordre, au ministre de la guerre d'expédier les fusils nécessaires pour armer les paysans belges et qu'il commanda à ses généraux de commencer les hostilités sur les Alpes et en Alsace.

Ce fut certainement pendant le court séjour qu'il fit dans cette demeure qu'il prépara la fameuse proclamation du lendemain confiée en hâte à un éditeur avesnois M. Carton.

Le 13 au soir, l'Empereur parcourut à cheval une partie de la ville et des remparts pour s'assurer de la valeur de cette position, qui, dit-on, ne lui parut pas tenable en raison des hauteurs qui commandaient la place.

Le lendemain matin, dès l'aube, il quitta ses hôtels d'Avesnes, pour franchir la frontière à la tête de son armée. D'Avesnes il avait lancé sa dernière harangue de combat, « dernier de l'aigle s'enfonçant dans l'abîme ».

Aux jours-sombres de Sedan

Avesnes devait encore vivre, en 1870, d'une façon intense, les angoisses des guerres. Une fois de plus, l'ancienne maison du lieutenant de prévôté allait abriter un héros de la patrie. Le mardi 30 août 1870, le prince impérial, sous la garde du capitaine Duperré, son aide de camp, venait chercher asile dans Avesnes.

Le logement le plus convenable et le plus sûr qu'on put lui offrir fut l'hôtel devenu propriété de M. Hannoye, président du Tribunal.

Le prince s'installa dans une aile de la maison qui veillèrent jour et nuit les pompiers d'Avesnes et des gardes mobiles, soldats qui pour la plupart n'avaient jamais mané un fusil.

L'escorte du prince, 100 gardes à cheval, renforça cette faction. Le prince resta trois jours à Avesnes, cloîtré dans son appartement d'où ses officiers n'osaient le laisser sortir, soucieux de leur responsabilité.

Une seule fois, le 1er septembre, on lui permit de faire une promenade à cheval. Émément escorté, il sortit de la ville par la porte de France, suivit la route de Landreels, passa à Saint-Hilaire et revint par la porte de Mons.

Le vendredi 2, sans nouvelles précises de la situation, craignant l'arrivée des Prussiens, on fit quitter subitement au fils de Napoléon, la cité qui l'avait reçu, sinon avec de grandes démonstrations d'admiration et de dévouement, du moins avec une sympathique curiosité.

L. BAJEUX.

LE CORPS DU MARECHAL JOFFRE EST EXPOSÉ A L'ÉCOLE DE GUERRE

Des milliers de personnes, en un cortège ininterrompu, se sont inclinées devant la dépouille du Grand Soldat. L'affluence fut telle qu'à plusieurs reprises le service d'ordre fut débordé

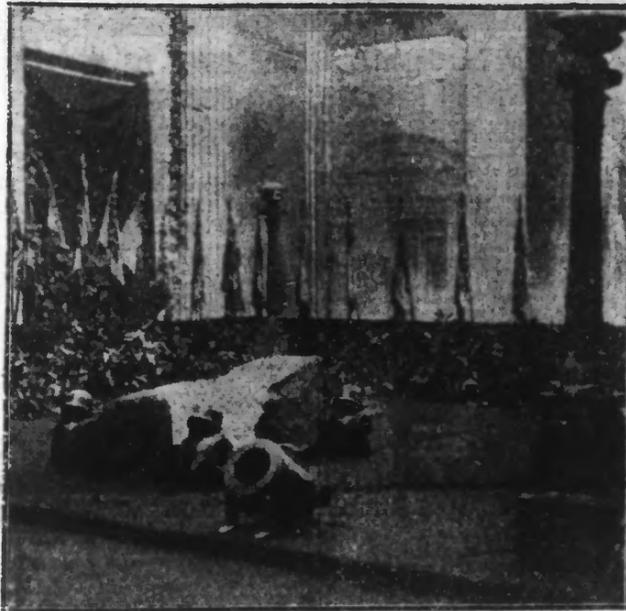
Le corps du maréchal Joffre a été transporté hier matin de la clinique de la rue Quinot à l'École de Guerre. La levée du corps a eu lieu à 7 heures, en présence de M. Georges Laygues, ministre de l'Intérieur; du colonel Rupied, de la maison militaire du Président de la République; du général Gouraud, gouverneur militaire de Paris; de MM. Châppez, préfet de police; Guichard, directeur de la police municipale. Les officiers de l'état-major du maréchal, qui avaient passé la nuit au chevet de leur chef, étaient également présents.

Le corps, placé sur une civière, fut transporté dans une ambulance municipale qui stationnait devant la porte, accompagnée par la voiture du général Gouraud. L'ambulance se dirigea directement vers l'École de guerre, où les honneurs militaires ont été rendus à la dépouille du grand soldat par un détachement de soldats et de gardes municipaux.

Autour du catafalque qu'encadrent les anciennes cuirasses des sapeurs du génie, les officiers veillent toujours immobiles, sabre au clair, dans une attitude rigide, fixant droit devant eux la foule qui s'incline et qui passe. La plupart des anciens combattants saluent militairement le grand chef. Des femmes se signent, cependant que beaucoup de personnes retiennent difficilement leurs sanglots. Toutes les heures, le cliquetis des armes, le choc des talons qui frappent les dalles indiquent la relève de ceux qui montent la garde autour du grand soldat majestueusement allongé sous une voûte de drapeaux.

Mme la maréchale Joffre est venue se recueillir un moment dans la chapelle

Mme la Maréchale Joffre, en grand deuil, accompagnée de sa fille, Mlle Laillé, est ve-



Voici la chapelle désaffectée de l'école de guerre, transformée en chapelle ardente, où est exposé le corps du maréchal Joffre.

A 9 heures précises, le défilé du public commençait.

Dans la chapelle ardente

L'hommage de la foule parisienne à la mémoire du maréchal Joffre est grandiose et émouvant. Bien avant l'heure fixée pour la défilé devant le corps du vainqueur de la Marne, une foule compacte, silencieuse et recueillie, est massée le long de la façade de l'École de guerre.

Le jour s'est levé magnifique, éclairant d'une lumière rose le bâtiment historique, voilé de crépuscule, d'entées principales. Deux gardes à cheval barrent la haute porte qui donne accès à la chapelle. Celle-ci apparaît immédiatement à gauche, illuminée par des torchères et des projecteurs électriques qui avivent les drapeaux des régiments disparus.

Le corps du grand chef de guerre apparaît tout menu au milieu du somptueux décor. Il est placé sur un catafalque qu'encadrent quatre officiers supérieurs, sabre au clair, droits et figés à leur poste d'honneur. Le portefaix du maréchal, l'adjudant Vidal, est réglementairement placé derrière la chef disparu.

Le maréchal, la tête posée sur un coussin blanc, est vêtu de sa tunique noire de 1914. Son manteau bleu, aux manches étoilées, le recouvre à mi-corps, dissimulant ainsi l'ampoulement, dans le cou, les creux qui se forment à partir du genou gauche. L'épée est placée le long du corps. Les mains squelettiques du maréchal sont placées sur la poignée d'un épée.

Le long défilé devant le catafalque

Un peu après 9 heures, M. Chaulemps, ministre de l'Instruction publique, accompagné de M. Berthod, sous-secrétaire des Beaux-Arts, est venu s'incliner devant la dépouille mortelle du maréchal et se rendre compte des dispositions qui avaient été prises.

Au fur et à mesure que s'avance la matinée, la foule qui stationne devant l'École de guerre, pour défilé devant le corps du maréchal Joffre, est de plus en plus dense et s'étend sur une longueur de près de 300 mètres. Elle est grossie sans cesse de nouveaux arrivants, dont beaucoup sont venus de la banlieue et même de province.

D'heure en heure, les officiers qui veillent leur chef sont relevés, cependant que les soldats apportent des couronnes. On remarque notamment, dans le chœur, les magnifiques couronnes de roses offertes par le gouvernement et par le ministre de la Guerre. Dans la rue illuminée par un soleil magnifique, l'animation est grande. Des camelots, vendeurs de cartes postales représentant le maréchal Joffre, écoulent rapidement leur marchandise.

Un peu vers 16 h. prier devant la dépouille mortelle de son illustre mari. Son arrivée par la Place Fontenay s'est passée inaperçue de l'immense foule. La Maréchale a été accueillie à l'entrée privée de l'École de Guerre par le capitaine de Saint-Ternin, qui a conduit la femme du glorieux soldat à la tribune des Maréchaux, où se trouvaient réunis le général Issaly, le colonel Desmazes et quelques familles du vainqueur de la Marne. Surmontant sa grande affliction, Mme la maréchale Joffre a longuement contemplé le somptueux et douloureux spectacle qui s'offrait à sa vue; puis, les mains jointes, s'est recueillie pendant plus d'une heure.

Le service d'ordre plusieurs fois débordé

Au cours de la journée, la foule s'est accrue dans de telles proportions qu'à la fin de l'après-midi, le nombre de personnes qui avaient pu défilé devant le corps du maréchal, ce chiffre sera plus que doublé avant la fin de l'après-midi. A 17 h., le fleuve humain débordait, la Place de l'École Militaire et s'étendait sur une longueur de



Le représentant de l'ambassade d'Allemagne, venant s'incliner devant la dépouille du vainqueur de la Marne.

200 m. environ Avenue Duquesne, c'est-à-dire à une distance de près de 300 mètres de l'École de Guerre.

Les services publics seront fermés mercredi

La présidence du Conseil communique la note suivante: « En raison des obèques du maréchal Joffre, administratifs, établissements et services publics sont fermés le mercredi 7 janvier. Une permanence sera assurée ».

(LIRE LA SUITE EN DEUXIÈME PAGE)

LE CASINO D'ANZIN DETRUIT PAR LE FEU

La grande salle de spectacles n'est plus qu'un amas de ruines. Les dégâts causés par le fléau s'élèvent à un demi-million



CE QUI RESTE DU CASINO D'ANZIN APRES L'INCENDIE

Dans la nuit de dimanche à lundi, vers 2 h. 45, un incendie d'une extrême violence s'est déclaré au Théâtre-Casino Anzinois. En moins d'une heure l'immeuble fut entièrement anéanti.

Réveillés par des crépitements

C'est vers 3 heures que les habitants des environs de la Grand-Place furent réveillés par des crépitements ressemblant à des coups de revolver. Les plaques servant de toiture, chauffées par les flammes, étaient en produisant un bruit sec.

Aussitôt les pompiers d'Anzin alertés, se rendirent sur les lieux et commandés par le capitaine Lefebvre et les lieutenants Sableux (père et fils), se mirent à combattre le feu.

Vers 3 h. 30 les pompiers de Valenciennes arrivèrent à leur tour, ayant à leur tête les capitaines Malherbe et Desche, lieutenant Guillouin, sous-lieutenant Hou.

Possédant un matériel moderne, ils s'employèrent à localiser l'incendie, aidés par les pompiers de la Cie d'Anzin, qui attaquent le feu par l'arrière de l'immeuble. Un vent d'ouest soufflant assez fort, on ne put se rendre maître du feu que vers 5 h. 30, ce moment le Casino était plus qu'un

Ce qu'était le Casino

Le Casino Anzinois, dont la porte d'entrée donnait sur l'avenue Anatole-France, était situé à l'angle de cette artère et de la rue du Vercor, la rue de la République. L'immeuble, qui appartenait à Mme veuve Bouillon, pouvait contenir 1.000 personnes.

Le Café du Casino, tenu par M. Pierre Jorion, est occupé par plusieurs locataires qui furent très évacués pour éviter le danger. De courageux sapeurs les aidèrent pour sauver du sinistre le plus de mobilier possible. Dans la salle il fut impossible de sauver

Seuls les films qui se trouvaient dans le

hall purent être enlevés à temps par le directeur, M. Roussel.

On ignore les causes du sinistre

Les causes de l'incendie ne sont pas encore déterminées, la séance s'est terminée vers minuit trente, M. et Mme Roussel, qui devaient rejoindre leur appartement, traversèrent la salle, passèrent vers 1 h. 30 et ne remarquèrent rien d'anormal. Néanmoins, d'après les premiers témoins, les premières flammes provenaient de la scène. Y a-t-il eu imprudence, d'un fumeur ou d'une brasse tombée du foyer, qui se trouvait dans le coin gauche de la scène, entre l'orchestre et la porte des W.-C., qui communiqua le feu, ou encore est-ce un court-circuit? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'incendie qui a dû commencer vers 2 h. 30, a pris une rapide extension.

500.000 francs de dégâts

Les dégâts s'élèvent à environ 500.000 fr. M. Roussel a deux assurances, une de 100.000 francs pour sa matériel, une autre de 150.000 francs pour valeur locative. Pour l'immeuble, qui appartient à Mme veuve Bouillon, on ne peut pas évaluer le montant des dégâts.

Grâce à la promptitude des secours, à 5 h. 30 tout danger était écarté. On remarquait sur les lieux: MM. Thiérens, maire d'Anzin; Raoul, commissaire de police; Dormieux, inspecteur; Diffeimbach, inspecteur du service téléphonique de la Cie d'Anzin; Riche, chef de gare; Crivalline, chef de district; Deiorge, conducteur des travaux du chemin de fer économique; Charlier, chef de section de la Cie d'Anzin, lieutenant des pompiers de la Cie; Bertin, ingénieur; les gardarmes Anzin et Valenciennes. Le service téléphonique de la Cie des lignes d'Anzin, a été enrayer du fait qu'une herse qui se trouvait placée sur le toit de l'immeuble, a été détruite. Une équipe des E. T. T. travaille activement à sa réfection.

L'ACCIDENT DE LA FRONTIÈRE FRANCO-ITALIENNE

Tout espoir est perdu de retrouver vivantes les victimes ensevelies

Nous avons relaté hier le très grave accident qui s'est produit à la frontière franco-italienne, dans l'arrondissement de Briançon, où une caravane de touristes français, descendus dans un hôtel de Clavière, fut surprise par une avalanche de neige et ensevelie.

Parmi les victimes se trouvent, ainsi que nous l'avons dit, trois Roubaisiens: M. Théodore Wibaux et deux de ses fils, André et Raymond.

M. Wibaux n'est autre que l'industriel roubaissien bien connu, qui avait son hôtel, boulevard de Paris, 137, à Roubaix et qui était un des principaux associés de la Filature de la « Blanche-Porte », rue d'Ausleritz, à Tourcoing.

Il appartient à l'une des plus grandes familles de Roubaix, fils de M. Stéphane Wibaux-Grimonprez, dont il n'est pas besoin de rappeler ici la brillante carrière, car il est apparu d'une façon assez éloignée à MM. Fiens et Joseph Wibaux, président du Consortium.

Il était le gendre de l'ancien adjoint au maire de Roubaix, M. Gustave Watinina et il était le neveu de M. Eugène Duthoit, président des Semaines Sociales de France. Officier de réserve, il avait fait son service militaire en 1904, à Lille, au 43^e régiment d'infanterie et durant la dernière guerre, il avait courageusement combattu sur le front.

Dans la vie active, il fut longtemps à la tête de la filature d'Auchy-lez-Hesdin, qui est aujourd'hui dirigée par ses deux beaux-frères, MM. Roger et René Watinina. En 1920, il prit une part importante dans la direction de l'usine de la « Blanche-Porte ». Dans la vie privée, il laisse le souvenir d'un homme bon, loyal et juste, aimé de ses serviteurs dont il savait reconnaître les qualités et les récompenser à leur juste valeur.

A l'usine, il était estimé de tous ses associés qui le considéraient comme un collaborateur averti et avisé, très courtisé et sachant discuter avec justice les services qu'on lui rendait. Il était estimé de ses employés et ouvriers. Ses deux fils qui ont disparu avec lui dans cette effroyable tragédie étaient également estimés par leurs serviteurs. Tous deux étudiants aux Facultés Catholiques de Lille, ils jouissaient de l'amitié de tous les plus âgés. André, qui devait avoir 20 ans en mars prochain, était en seconde année à l'École des Hautes Etudes Industrielles. Il avait commencé ses études au collège Notre-Dame-des-Victoires, qu'il avait quitté il y a un peu plus d'un an. L'autre, Raymond, de deux ans plus jeune, était en première année à l'école de droit. Ancien élève de Notre-Dame-des-Victoires et du collège de Marcq, il était entré à la Faculté au novembre dernier.

COMMENT LA FAMILLE WIBAUX APPRIT LA TRISTE NOUVELLE

C'est dimanche, vers 14 heures, que la triste nouvelle parvint à Mme Wibaux. Coincidence frappante, elle devait justement partir à Paris, en compagnie de son fils aîné Théodore, qui fait actuellement son service militaire dans l'artillerie, à Poitiers, en qualité d'adjuv. officier, et qui rentrerait au corps, sa permission terminée. Après avoir dompté l'émotion qui l'étreignait et revêtu ses frères, MM. Gustave, Roger et René Watinina, elle partit pour Briançon accompagnée de ses fils Marthe et

de son fils qui fit prolonger sa permission à son passage à Douai. M. Gustave Watinina, qui se trouvait justement en chasse, ne put la rejoindre à temps, et partit par le train suivant, à 19 h. 30, tandis que ses deux frères, qui résident à Auchy-lez-Hesdin, rejoignaient leur sœur à Amiens.

Ils durent attendre Briançon hier vers 11 heures.

COUP DU DESTIN

Des coïncidences bizarres accompagnent cette malheureuse catastrophe. Tout d'abord, un jour plus tard le malheur n'aurait pu se produire, car deux jeunes gens devant reprendre leur cours hier, à 14 heures, à la Faculté, avaient décidé de prendre le train qui les ramènerait en gare de Lille une heure plus tard.

D'autre part, le plus jeune des fils, Raymond, avait montré cette année peu d'enthousiasme à se rendre dans les Alpes, enthousiasme qu'il avait exprimé par ses lettres. Ils durent attendre Briançon hier vers 11 heures.

L'ÉMOTION A ROUBAIX-TOURCOING

Ce malheur a causé à Roubaix et Tourcoing le plus gros émoi. Au cours de la journée, les nouvelles les plus fantaisistes se répandirent en ville. Tout d'abord, à midi, la T. S. F. annonça qu'on avait retrouvé les cadavres de MM. Wibaux. Puis cette nouvelle fut confirmée par un certain coup de téléphone que Mme Wibaux aurait passé à Roubaix, à une de ses amies. Mais tout ceci n'était que fausses nouvelles.

La seule information émanant de source sûre qui parvint à la mairie de Roubaix hier, fut un télégramme factuel, adressé par le maire de Briançon, et disant: « Tout espoir est perdu ». On épilogue partout sur cette horrible tragédie et on rappelle en cette occasion la fameuse catastrophe qui se produisit à Saint-Gervais dans les Hautes-Alpes également, il y a environ 25 ans. A cette époque, un établissement de bains fut emporté par un torrent au cours de la nuit, et il enleva tous les baigneurs, l'armé ceux-ci se trouvaient M. Amand Harinckouck, industriel, rue de la Fosse-aux-Chénés, à Roubaix.

RECHERCHES VAINES

Les recherches faites par 140 policiers du 150^e R. I., sous les ordres du capitaine Garambois, se sont poursuivies toute la journée et pendant une partie de la nuit; elles n'ont donné aucun résultat. Les six touristes qui ont été pris par une avalanche étaient partis contre l'avis du guide Brun, qui trouvait la neige mauvaise. L'avalanche avait 300 mètres de long sur 10 mètres de hauteur. Les recherches ont cessé.

TOUT ESPOIR EST PERDU

M. Gustave Watinina, le beau-frère de M. Wibaux, a téléphoné hier soir à son frère qui tout espoir était perdu et qu'il faudrait

UN CURIEUX ACCIDENT D'AUTO A BOUVINES

Dimanche, vers 13 h. 30, à quelques mètres du pont sur la rivière La Marce, à Bouvines, s'est produit un accident qui a été pour les curieux et qui aurait pu avoir de graves conséquences très graves.

M. J. Bazin, de Landas, venant de cette localité, se dirigeait vers Lille, accompagné

coincé par son avant-train face à la porte de l'immeuble, tandis que l'arrière restait suspendu au bordure de la route.

Un juge de la frayeur des passibles occupants de la voiture, MM. J. Bazin père et fils et Mme Marcel Drossart, à l'arrivée du monstre qui s'abattait sur leur petite maison.

L. BAJEUX.



LA VOITURE DANS SON ÉTRANGE POSITION APRES L'ACCIDENT

de son épouse et de son fils, et pilotant une voiture « Ford », portant le numéro matricule 2380-D-9. A l'extrémité de la rue principale qui traverse le village de Bouvines se trouve un virage assez brusque, bien connu des automobilistes, où l'auto de M. Bazin s'engagea à une allure modérée. Tout à coup, par suite de la rupture de sa direction, la voiture fit une embardée terrible pour aller vers la gauche se précipiter, bien malencontreusement, dans un bas-fond d'environ un mètre, situé en bordure de la route, et qui sert d'avant-cour à l'habitation de M. et Mme Marcel Drossart. Le véhicule se trouva en quelque sorte

Par miracle, il n'y eut aucun accident de personne; seul, le petit escalier de bois donnant accès au logis fut réduit en miettes et, d'autre part, la violence du choc fut telle que la vitre d'une fenêtre à proximité fut brisée. L'avant de l'auto fut complètement détérioré; on juge aussi de la frayeur des occupants de la voiture, MM. J. Bazin père et fils et de Mme Bazin, qui, eux aussi, sortirent sains et saufs de leur périlleuse situation. Nos lecteurs peuvent se rendre compte par la photo que nous reproduisons des conséquences graves qui auraient pu être occasionnées par ce malencontreux et bizarre accident d'automobile.

300 TUÉS, 200 BLESSÉS EN BIRMANIE

Le mouvement révolutionnaire en Birmanie, prenant des proportions inquiétantes, a obligé l'Angleterre à élaborer un plan d'action militaire. On croit que les troubles seraient dus à la propagande communiste.

Le bilan de la révolte est estimé à 300 rebelles tués, 200 blessés, 117 prisonniers. On croit que cette propagande communiste est particulièrement intense en Birmanie et de ses territoires voisins de l'Indochine française.

L'ÉVASION DE 12 FORÇATS

On est maintenant certain qu'un ancien bagnard, devenu multi-millionnaire, emploie à une œuvre diabolique de terrible vengeance les douze forçats dont nous avons relaté l'évasion.

employant 100.000 ouvriers ainsi que tous les magasins ont fermé et signe de deuil à la suite de la mort, à Londres, de Mohammed Ali, délégué musulman à la conférence indienne. Une foule de Muehlmans a lapidé les tramways et les autobus, ce qui a amené l'interruption des services. La police fait des patrouilles dans les rues.